Luc-Olivier d’Algange

Le Chant de la voile latine

*L'automne flambe, sa légende douce nous éblouit.*

*De quel songe ce silence d'être?*

*Nous sommes dans l'attente comme sur une mer. Nos compagnons*

*nomment ces lueurs, ces désastres avec la patience des tragiques.*

*L'aube*

*se devine dans notre sillage rapide... La gloire s'embrase dans la défaite !*

*Rien n'est dit. La mémoire est plus grande. Ce destin futur est vertigineux*

*et cependant nous gagne la paix de l'âme. Tout s'apaise dans cette flambée d'automne,*

*dans ces arcanes où s'indiquent une omniscience, un oubli identiques.*

*Toute chose s'accroît dans notre sérénité comme s'inclinent les feuilles sur des fleuves orientaux,*

*comme les Mystères d'Eleusis fondent à la dernière ardeur*

*cette mélancolie de l'âme qui se renie et trouve sur l'envers de la feuille*

*la lueur de l'Orient et la forme précise de l'être !*

*Rien n'importe que cette puissance qui chante l'être à sa naissance !*

*Rien n'importe que ces traits de bonheur et d'ivresse… L'air frissonne*

*de ces étoiles et rochers muets. Les lointains scintillent.*

*La nuit redit*

*avec le murmure de l'eau la douce flambée de l'automne et l'exemption.*

*Ce qui nous sauve nous porte au-delà (et l'heure ancienne brille sur la courbe*

*de l'aile du souvenir de l'hirondelle que l'automne engloutit mais garde*

*dans la mémoire, flambe et bruit dans sa mémoire, comme un âtre d'éternité.)*

*J'en témoigne: ce furent des jours de beauté.*

*La gratitude me domine. C'est à peine si elle me laisse dire le combat*

*dont resplendissent les arts, les épreuves que la terre oppose aux esprits de l'air.*

*La strophe parfaite me domine. Des Anges se nomment*

*dans les feuillages de mes mots. Les étymologies bruissent comme d'inviolables forêts. Ce monde est grand. Ce monde est la rhétorique de Dieu.*

*Dans le mot qui achève une pensée, c'est tout l'azur attique*

*qui se verse dans mon âme en récompense ! Je souris à l'immense frondaison.*

*Je devine ce qui revient, ce qui chante sous le joug de l'immanence,*

*ce qui me délivre dans une douceur lointaine !*

*Je devine ce qui s'écrit avec reconnaissance. Un dialogue s'ébauche.*

*Les Anges et les dieux répondent.*

*Le répons flambe jusqu'au royaume des cieux !*

*L'automne flambe dans les feuilles, s'adonne aux teintes de feu, à l'infaillible*

*et vermeille teinte de la puissance que l'ombre d'un Aède conjugue*

*d'enseignements sacrés, de forces généreuses, héroïques, lorsque le monde défaille*

*et qu'il nous faut retrouver par un pacte fraternel ce ciel, cette mer et ces dieux,*

*enfin accordés à notre gratitude,*

*à notre reconnaissance qui presse sur nos lèvres l'aurore !*

*Que nous importe que règnent alentour un vacarme d'insignifiance.*

*Notre silence rayonne, il annonce, c'est à lui que l'offrande revient.*

*Le silence est au cœur de l'automne comme une flamme, le silence*

*fonde l'éminente confession des flammes où s'éveille l'étendue, les trônes*

*de blancheur d'un Temps que l'âme reconnaît.*

*Honneur à cette reconnaissance !*

*Car l'aurore est un fruit que le silence de l'attente mûrit pour nos lèvres.*

*Sa saveur flambe en nous, science auguste, vérité bruissante. Elle tient*

*sa sagesse de l'or oriental qu'un fleuve élève entre la lumière et la nuit.*

*La pierre supporte le poids le plus léger. Son âme est crucifiée sous la pluie.*

*Elle chante l'horizon de ses branches de cendre.*

*La pierre est une aérienne rosée.*

*Toi seule, avec l'innocence des sources qui labourent la nuit*

*reviendras comme l'ordre le plus vaste dans l'âme de la pierre.*

*Toi seule, d'aurore en aurore portant le secret fleuri de la pierre*

*tourneras dans le jour comme l'horizon. Nous sommes dans la mémoire*

*et le ciel sur nous pèse comme un rêve... La pierre ne s'offense point*

*de la légèreté infinie de l'air, ni des mille édifices immenses*

*qui, du haut de la profondeur des cieux, accablent nos cœurs. La pierre*

*nous laisse à nos méditations, nos tragédies; nos ombres sur la neige*

*la dissimulent.*

*Telle fut aussi notre nuit, notre œuvre de feu. Les forces*

*De l'Idée conquièrent des empires, et notre bonheur taciturne demeure*

*à cette ressemblance. Nous qui sommes légers*

*supportons le poids le plus lourd, nous qui sommes libres sommes*

*blessés par le joug le plus dur. Légère est la nostalgie inépuisable.*

*Léger est le doute lorsqu'il se dépossède de son ombre. Légères*

*ces journées hautes et bleues que la forme de la coupe nomme*

*dans l'illusion des heures, des prières: miroir de nature. Légère*

*est cette parole saisie sur les lèvres par le silence plus grand, son effleurement...*

*La pierre supporte le poids le plus léger, non par contraste mais par essence,*

*alors que le ciel si haut nous courbe vers la terre avec le temps. Nos*

*lampes s'allument dans l'encolure du Soleil. Paisible est le moment.*

*Il brûle une ode perpétuelle où apparaît l'immense. Et l'immobilité*

*nous donne à croire et à songer que cette ample ordonnance,*

*qui nous environne, est peut-être une pierre transparente ! Qui sait ?*

*Se peut-il que nos batailles soient immobiles et toutes tracées les voies*

*de nos aventures ? Et nos sillages sur les mers seraient telles les volutes de l'agathe prises dans cette éternité qui supporte le poids le plus léger ?*

*Etranges rivages de la pensée !*

*Dans quel métal attentif le tonnerre est-il emprisonné ?*

*Au cœur de quelle perle infaillible nos voix énoncent-elles une vérité ?*

*Tout concorde à cette limite... Nos philosophies polissent les roches.*

*Nos entendements sont les âges légers où se reposent les courants profonds.*

*Rien n'égale cette vie ruineuse, ce chœur infini, ce passage de la terre.*

*La pierre supporte le poids le plus léger et nous attendons l'assentiment divin.*

*Que soit aussi légère notre gratitude. L'amphithéâtre rougeoyant de l'automne*

*Sera l'âtre de la pierre mélodieuse.*

*Plus lointaine que nos regards, notre vision !*

*Du cœur du monde tout se déploie, nos pensées ardent à la pointe angélique:*

*ce foyer du monde est sans pourquoi, notre science prime le soleil*

*qui tourne dans nos pensées comme des jours périlleux. Quels autres mondes*

*seront dits dont je ne sais rien ? Qui revient dans cette inquiétude du matin*

*avec cet aujourd'hui en miroir de nous-mêmes dont nous aurons tout oublié ?*

*Fraîcheur sur notre front est notre légère gratitude ! Le jour est enclos*

*dans cette pierre. Son signe de feu est crucifié sur le ciel. L'éther flambe*

*dans sa rosée tel un hommage silencieux de la grandeur. J'en témoigne.*

*Dans la beauté, dans la résonance d'aurore en aurore de cette flambée douce*

*à s'évanouir dans les bras de la puissance du monde comme une suprême*

*volonté d'harmonie ! Ces temples, ces cathédrales, ces palais, ces jardins*

*devancent l'orgueil humain d'une gratitude légère... La vision est plus lointaine.*

*Les regards s'attardent sur la pierre, s'abandonnent aux feuillages, aux nervures*

*si vertes sur la feuille déjà rougissante, mais la vision est au-delà.*

*Ce que je vois précède et laisse à mon regard les fastes du chemin parcouru.*

*Son sillage est le monde. Ce monde que mes regards édifient dans la limpidité*

*de ce jour d'automne est un sillage qui bouge, scintille et retombe*

*dans l'éloignement de l'invisible vaisseau de ma vision.*

*Légère sur le front, en vérité, car toute vérité est réminiscence !*

*Ai-je aimé ce mouvement, cette matière ! Ces souffles qui peuplent mon sang*

*d'une force nouvelle ! Ai-je bien dit la merveille des mers, des pâturages*

*et l'apparition diurne de la voile des astres, des volontés surhumaines ?*

*Je n'aime que les passions qui resplendissent, les sérénités violentes, les ferveurs*

*sèches et claires ! Ai-je nommé la ductilité, l'embrun, le sel, et l'or du fruit*

*qui s'épanouit sur la langue ? Ai-je dit l'hédonisme et la tempête ? Tout*

*cela n'est rien sans l'être immobile, sans l'éclat vertical du Principe foudroyant.*

*La nécessité et le hasard, pauvres mensonges de l'inscience… Ai-je dit*

*ce qui emporte pour ne point aimer ce qui demeure ? Quelle vanité ce serait !*

*Ce jour d'automne est un promontoire. Les jours anciens protègent*

*leurs régions d'équinoxe, les ciels s'approfondissent et se transfigurent*

*de grondements et d'éclairs, les accalmies elles-mêmes sont frissonnantes !*

*Comment l'âme ne s'allégerait-elle pas ! Ce qui ondoie me révèle*

*la mathématique des voiles: mes regards. Ai-je nommé ce qui précise*

*pour bêtement haïr ce qui vague ? La voile est latine et le chant*

*pythagoricien à la plus haute seconde du tumulte.*

*Sa pointe est le cœur de l'Ode qui tournoie.*

*Illicites nos phrases dans l'impétuosité !*

*Que nous haïssent les adeptes du rabougrissement !*

*La grandeur est notre amie, jusque dans l'infime nervure !*

*L'arc-en-ciel qu'emprisonne la goutte de rosée suffit à notre ciel*

*comme un pont entre les mondes ! La nature et la Surnature*

*ruissellent l'une dans l'autre ... Illicites nos visions ! Elles devancent*

*le cours d'un fleuve invisible qui recueille dans sa mémoire (car il n'est rien*

*de moins oublieux qu'un fleuve) l'image exacte de tous les feuillages*

*Qui se penchèrent ! Illicites nos joies et nos songes ! Accordés aux saisons divines.*

*Nous puisons le sens de l'obéissance aux profondeurs et aux hauteurs.*

*Qu'elles sourdent, les profondeurs ! Et les Hauteurs, qu'elles brillent*

*d'un Septentrion rayonnant de structures ! J'accompagne le sens*

*de cette sagesse furibonde avec la rapidité*

*des hirondelles*

*qui tranchent l'espace en gemmes prophétiques !*

*Quel dieu nomme cette justice ?*

*Quel dieu se nomme à travers cette disposition exacte ?*

*Quel dieu, en nous, se résout comme une ultime démonstration ?*

*La tempête s'ordonne à la mathématique d'un songe sans rivage !*

*Nous parviendrons à l'infini, non comme au sentiment de ce qui nous outrepasse*

*mais par l'exactitude mathématique d'un entendement tourné vers le Haut !*

*Qu'elles brillent, hautes dans les nues superposées, qu'elles chantent*

*jusqu'à l'inaudible accomplissement de l'art ! Elles témoigneront du Profond*

*comme d'un triomphe en nous de l'inlassable. Ces roches furent nos autels*

*et nos paupières fermées l'ampleur du crépuscule de l'aurore ! Tout se tient*

*dans une louange secrète ! Ce monde je le déploie dans mon refus*

*comme un silence grandissant, ce monde, je le hausse dans la gloire*

*de mon refus avec la persistance d'un repentir sans objet.*

*Ces prairies en fleurs*

*dans le soir qui tombe, qu'elles soient en-deçà ou au-delà de mes paupières,*

*je les aime. D'un égal amour du voyage et de l'immobilité, d'un égal*

*amour de la hauteur et de la profondeur, je consacre cette seconde où*

*je ferme les yeux pour attendre le monde.*

Luc-Olivier d’Algange

Extrait de *Le Chant de l’Ame du monde,* éditions **Arma Artis**